

Christian Rosset / 3 septembre 2021 / Livres, Rentrée littéraire 2021

Constellation de fin d'été (1) : Philippe Marczewski, Karine Miermont, Jean Narboni



© Alix Rosset

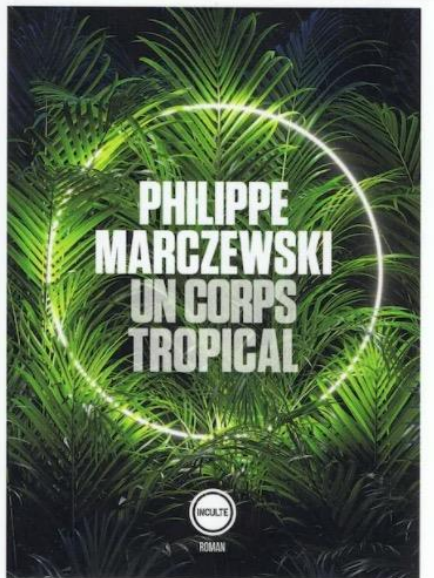
1. Commençons par un roman. Il est probable qu'*Un corps tropical* de Philippe Marczewski ne figure pas dans les listes des indispensables fagotées par les stakhanovistes de la lecture rapide. Mais sait-on jamais : il mériterait de conquérir un large public pour nombre de raisons. Pour commencer, l'avoir lu nous a fait du bien. Il y a toujours une petite inquiétude à ouvrir un livre un peu épais – celui-ci fait 400 pages – mais, une fois passé la citation de Beckett tirée de *L'Innommable*, l'incipit de la première des quatre parties du livre, intitulée *La peau*, nous prend directement au corps : "Moi qui ne quittais jamais les plaines tempérées, j'aimais prendre la voiture et faire l'heure et demie de route qui menait à la piscine à vagues du parc tropical, construit en bordure d'une petite ville déliquescence, sur les terrains désaffectés des anciens laminoirs." À la fin de son premier livre, *Blues pour trois tombes et un fantôme*, publié comme celui-ci aux Éditions Inculte, Philippe Marczewski opposait, à propos de Liège, sa ville, nostalgie et mélancolie : "Liège n'a rien à voir avec la nostalgie – il est bien trop tard pour être nostalgique. [...] L'absence de nostalgie a un grand avantage : elle offre à la ville de ne pas s'engluer dans les regrets. Ici les pages se tournent très vite. [...] Liège est comme le jazz impermanence. [...] Elle ressemble à « *Myself When I Am Real* » de Charlie Mingus. Mingus, le bassiste flamboyant mais ici, seul au piano, sur un album sous-titré *Spontaneous Compositions and Improvisations*, Mingus dépouillé de sa colère, de son exubérance. Il se dégage de sa musique une profonde mélancolie entrecoupée de moments joyeux et même d'un certain optimisme, mais c'est bien la mélancolie que domine." Il me semble que ce nouveau livre, qui est cette fois donné, non comme récit, mais comme roman, et même "roman de genre", continue, à sa manière, d'explorer cette opposition qui est tout sauf "de façade".

C'est le corps, en devenir tropical, du personnage – un “candide contemporain” qui ne se départit jamais d'une “bonhomie têtue” – qui dit la mélancolie, et non la nostalgie, n'exprimant que peu de regrets de s'être embarqué dans une aventure dont on ne révélera ici que le strict nécessaire pour en laisser la surprise à ses futurs lecteurs. Le corps, qu'il soit ivre ou à jeun, reposé ou fatigué, qu'il ait accompli une grande traversée ou seulement quelques longueurs dans une piscine, exprime des sensations : “J'étais descendu par une pente douce dans un bassin d'eau chaude et m'étais immergé, un léger courant m'avait entraîné telle une tanche dans un ruisseau au long d'un couloir en spirale ; une sensation d'abandon m'avait envahi, je nageais sans mouvements, j'avancais sans nager et fondais dans l'eau chaude.”

Si *Un corps tropical* joue avec le détournement de certains clichés, avec une belle intelligence du déplacement, ce qui frappe, c'est l'originalité, non du parcours en lui-même – même s'il est aussi imaginatif que savoureux, aussi informé qu'imprévisible –, mais de son point de départ : cette “piscine à vagues artificielles d'un parc tropical” que seul quelque enraciné du Nord qui aurait le sens du Sud, ou plutôt de la navigation entre les pôles, pouvait inventer (je ressens cela comme une invention, même si le lieu existe vraisemblablement dans les environs de Liège). La force d'entraînement du livre vient de l'équilibre bien trouvé entre ce qui procède du calcul et ce qui se fie au hasard – entre composition et improvisation, l'esprit du jazz étant toujours présent, même si le “corps tropical” préférera cette fois la chicha, et autres formes musicales furieusement rythmées : “J'ai regardé Ernesto, empoigné la bouteille de Millonario et j'ai rempli nos deux verres en les faisant déborder, renversant assez de rhum sur le bar pour qu'il dégoutte au sol son plus grandiose hommage à la Pachamama, le rythme de la chicha, métronome tropical, avait pris le pouvoir sur les battements de mon cœur, tchacatchac, tchacatchac, tchacatchacatchacatchac.”

Comme on se trouve *au bord* du roman de genre – comme dans une piscine où on se tient assis sur le rebord, les pieds dans l'eau, en attente de plonger –, *Un corps tropical* peut se lire assez vite. Il n'est pas nécessaire de revenir mille fois sur chaque phrase pour en épuiser le sens (on peut cependant en ressentir le désir, pour le plaisir d'en goûter à nouveau la saveur, moins épuisable, de la langue). C'est aussi un roman un peu expérimental, car il propose, à sa manière, de remettre en jeu l'idée d'une *écriture de l'aventure* qui serait simultanément une *aventure de l'écriture*, sans jamais céder aux attraits aujourd'hui un peu usés d'un certain formalisme. Le roman-feuilleton, qui a trouvé son apogée à la frontière des XIX^e et XX^e siècles, continue d'irriguer, aujourd'hui encore, quelques beaux essais romanesques, et on ne s'en plaindra pas. On ne sait jamais où l'auteur va nous entraîner, même si on peut en avoir l'intuition. À chaque étape du périple, on se dit : bon sang, mais c'est bien sûr, il a raison..., reconnaissant ainsi que le récit chemine par oscillations variées entre le familier et le singulier. Il est curieux de constater – et ce n'est pas une première – qu'en ces temps où la langue n'est pas toujours à la fête dans le tout venant de la production littéraire, ce soient des *revisitations* de plus ou moins mauvais genres qui font montre d'un peu d'invention, tant du côté de l'écriture que de la narration.

Philippe Marczewski a fait, nous dit-on, des études en neuropsychologie cognitive. Après avoir passé une thèse, il s'est retrouvé dans un premier temps chercheur dans le cadre de l'équivalent du CNRS en Belgique, avant de démissionner de cette institution pour devenir durant seize ans libraire. Mettre en tension les liens entre ces deux activités pourrait peut-être nous éclairer sur ce qui anime ce livre où patient travail de recherche (aller de l'avant) et plongée dans la mémoire (s'engager sur les traces du passé) cohabitent de manière assez agitée. Au fond : préserver une tradition, recréer du perdu, et explorer la psyché contemporaine ; comme frotter imaginaire et réel – le corps imaginaire et le corps réel, les tropiques imaginaires et les tropiques réels –, au sens de Segalen dans *Équipée, Voyage au Pays du Réel* : “L'imaginaire déchoit-il ou se renforce quand il se confronte au réel ?” On a depuis longtemps une petite idée de la réponse, et si on n'en a aucune, la lecture du roman de Philippe Marczewski est fortement recommandée.



Apportons quand même deux ou trois indications au sujet de l'intrigue de cette "épopée absurde et désopilante", comme on nous la présente en 4^e de couverture. Le narrateur est, comme on l'a dit, un homme "sans grandes qualités", "se découvrant un imaginaire exotique en plongeant dans la piscine à vagues artificielles d'un parc tropical" qu'il découvre par hasard, après avoir effectué une première livraison pour une "cliente énigmatique" de la boîte pour laquelle il travaille. Cette dernière, froide, méprisante, voire inquiétante, sait se montrer séductrice quand vient l'heure de piéger sa victime. Elle le rejoint un beau jour par surprise dans la piscine et lui propose de livrer "des documents confidentiels à remettre en mains propres à Madrid", ce qu'il accepte, comptant tirer profit de cette mission pour concrétiser sa quête de chaleur, de dépaysement vers le Sud. Une fois sur

place, il rencontre Ernesto, personnage directement séduisant qui le prend au piège à son tour en l'invitant à une grande beuverie, au son de la chicha, qui, à force rhum plus ou moins arrangé, lui fait rapidement perdre tout contrôle, le rendant ainsi manipulable comme un enfant. À peine dégrisé, celui qui dit "je" et qu'on a nommé jusqu'ici "le livreur occasionnel" se retrouve, un attaché-case, dont il n'a pas la moindre idée du contenu, à la main, en partance vers un lointain, vraiment tropical cette fois, affublé d'un nom d'emprunt inscrit sur un faux passeport diplomatique péruvien. Peu importe ce qu'il doit livrer, ces choses-là sont des McGuffin. Ce qui compte, c'est que, perdant progressivement le contrôle sur ce qui lui arrive comme il se trouve privé d'identité propre, il ne peut plus réagir de manière raisonnée, et tirer profit de l'aventure. Coupé de "la femme chez laquelle il vit" et de "l'enfant qu'il lui a fait", il ne lui reste que ce que son corps peut lui apporter de sensations, agréables ou non, comblant sa quête d'exotisme ou le faisant plonger dans un cauchemar sans issue – faisant de lui un homme, non seulement sans grandes qualités, mais aussi dépossédé de tout, sauf ce dont son corps lui transmet comme variations d'humeurs, devant composer avec les montées des fluides qui les règlent et les dérèglent, dont la bile noire, sans jamais que l'humour qui sourd en permanence – car, si ce livre n'est pas vraiment hilarant, il est toujours "drôle", dans tous les sens du mot – ne cède au tout venant de la psychologie romanesque. Si l'empathie du lecteur est recherchée, on ne trouve aucune marque de sentimentalité, l'auteur ne faisant jamais de chantage, de racolage, laissant les choses aller, jusqu'au pire, mais aussi jusqu'à une certaine douceur inattendue, selon un lent mouvement de régression – avec, en pause ou arrêt sur image, çà et là, quelques séquences "documentaires". Mais l'auteur a-t-il déjà mis les pieds à Iquitos, Pérou ? a-t-il effectué des recherches sur internet, ou dans la librairie dont il ne s'est incontestablement pas défait ? et regardé en boucle le film de Werner Herzog, *Fitzcarraldo* ? Le héros, de plus en plus épuisé, retrouvant une forme de sérénité peut-être annonciatrice d'un effacement programmé, finit par se comporter à la limite de l'état de fœtus cherchant à regagner la matrice originelle.

N'ajoutons rien à ces quelques notes de lecture, et pas seulement pour ne pas déflorer l'intrigue. *Un corps tropical* de Philippe Marzewski devrait, à notre sens, être posé verticalement au premier plan des étals des librairies où les nouveautés luttent à mort pour leur survie, car – et c'est une immense qualité – ce premier roman ne cherche pas à être pris pour autre chose que ce qu'il est : une poursuite aussi classique que singulière de l'aventure, via une reprise sensible, matérielle, de l'écriture : "Je me suis demandé si le risque de mourir d'épouvante n'était pas, en réalité, le propre de l'aventure. N'était-ce pas vivre une aventure que de craindre de se noyer, redouter la capture par les réducteurs de têtes, la geôle aux mains des soldats tortionnaires, et d'être brûlé à tous les feux, tranché par toutes les lames à travers tous les continents, et se savoir soumis aux caprices du sort, jouet de la vengeance impitoyable des dieux ou de leur désir pervers de se distraire en semant sur la route moult périls et cause de désespoir ? Mais enfin, il faut tout de même survivre pour que cela devienne une aventure, me suis-je dit. Il faut survivre et raconter ; l'aventure n'en devient une que parce qu'on en fait le récit, sinon c'est la vie et ses péripéties, rien d'autre ; combattre l'alligator affamé ne vaut rien si on n'atteint pas la berge sain et sauf et qu'on ne trouve pas un public à qui narrer sa lutte, et puis l'idée de la mort terrifie tout le monde alors à quoi bon ? on ne devient aventurier qu'en racontant son épouvante, me suis-je dit, il faut changer les péripéties en rebondissements par l'habileté du verbe..."